

Alonso, Ana

"Des couples sans gloire" : une approche de la description des émotions dans les nouvelles de Maurice Leblanc

Études romanes de Brno. 2016, vol. 37, iss. 1, pp. 113-126

ISSN 1803-7399 (print); ISSN 2336-4416 (online)

Stable URL (DOI): <https://doi.org/10.5817/ERB2016-1-11>

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/135638>

Access Date: 17. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.



ÉTUDES



« *Des couples sans gloire* »¹. Une approche de la description des émotions dans les nouvelles de Maurice Leblanc

« *Des couples sans gloire* ». An approach to the description of emotions in the short stories by Maurice Leblanc

ANA ALONSO [aalonso@unizar.es]
Universidad de Zaragoza, Espagne

RESUMÉ :

Si bien les études sur l'univers d'Arsène Lupin sont nombreuses, il manque un regard attentif de la critique sur la production littéraire en prose de Maurice Leblanc, celle qu'il a écrite avant son entrée dans la fiction lupinienne. Pour contribuer à cette entreprise, ce travail se propose d'explorer le recueil de sept nouvelles que Maurice Leblanc, sous le titre *Des Couples*, fut paraître en novembre 1890. La formule du récit bref s'adapte bien à son intention d'explorer librement les tréfonds de l'âme humaine. Il y déploie un éventail de situations qui mettent en relief la casuistique sentimentale des hommes et des femmes dans ce milieu provincial normand qu'il connaissait en profondeur. Ce travail constitue une approche de l'univers construit par Maurice Leblanc dans ces nouvelles, à partir de l'expérience de quelques couples qui voient leur routine troublée par des situations vraisemblables, telles que la paternité ou l'adultère. Avec cette exploration du cœur humain, le recueil *Des Couples* nous introduit dans l'atmosphère de la vie provinciale de la fin du XIX^e siècle et nous aide à respirer l'air d'un temps.

MOTS CLÉS :

Maurice Leblanc ; nouvelles ; *Des Couples* ; emotions

ABSTRACT:

Whilst studies on the universe of Arsène Lupin are numerous, a detailed critique is missing with reference to the prose of Maurice Leblanc written before his entry to the Lupin's fiction. In contribution to this field, the study proposes to explore the collection of seven novels that Maurice Leblanc, under the title *Des Couples*, issued in November 1890. The formula of the short story is well-adapted in its intention to explore freely the depths of the human mind. He deploys a wide range of situations that highlight the variety of sentimental cases in this provincial Norman environment of which he had in-depth knowledge. This work is an approach of the universe built by Maurice Leblanc in his novels, based on the experience of several couples that find their routines disturbed by similar situations, such as parenthood or adultery. With this exploration of the human heart, the collection *Des Couples* introduces us to the atmosphere of provincial life of the late 19th century and helps us to breathe the air of that time.

KEYWORDS:

Maurice Leblanc; short stories; *Des Couples*; emotions

REÇU 2015-12-23 ; ACCEPTÉ 2016-01-29

1 Je prends l'expression de l'étude de Ghislain Gouraige (1982 : 188)

1. Introduction

« ...Avant Lupin, je défie qu'on trouve dans un seul journal un seul véritable article sur un seul de mes livres... »²

Si bien les études sur l'univers d'Arsène Lupin sont nombreuses³, il manque un regard attentif de la critique sur la production littéraire en prose de Maurice Leblanc, celle qu'il a écrit avant son entrée dans la fiction lupinienne. Pour remplir ce vide, en 2102, la revue *Le Rocamboles* a consacré son numéro 61 à *Maurice Leblanc sans Lupin*, en partant de l'idée qu'Arsène Lupin n'est qu'une petite partie de l'œuvre de Maurice Leblanc. Les travaux présentés dans cette revue mettent en relief l'importance quantitative et qualitative des textes en prose de Leblanc et soulignent l'intérêt des approches de cette production injustement oubliée. Pour contribuer à cette entreprise, ce travail se propose d'explorer le recueil de nouvelles que Maurice Leblanc, sous le titre *Des Couples*, fit paraître en novembre 1890⁴. Comme remarque Jacques Derouard dans sa préface à l'édition de 2002, « Maurice a souhaité donner à son livre une unité. Il l'intitule *Des Couples* : c'est en effet des couples de toutes sortes – mais toujours pitoyables – que ces récits mettent en scène » (Derouard 2002 : 5)⁵. Mais nous y trouvons des textes de dimensions inégales et structurés différemment. En effet, des sept nouvelles incluses dans le recueil, il y en a deux considérablement plus longues qui dépassent la cinquantaine de pages ; il s'agit du premier récit, *La Fortune de Monsieur Fouque*, de 53 pages, et du troisième, *Les époux Dumouchel*, de 58 pages. Leblanc semble avoir accepté que le nombre de pages détermine une structuration du texte en sections, bien qu'il ne suive pas une logique selon laquelle à un nombre de pages plus élevé correspondrait un nombre de sections plus grand. Ainsi, *Les époux Dumouchel* est divisé en sept sections, tandis que *La Fortune de Monsieur Fouque*, plus bref, en comporte neuf⁶. Les histoires les plus longues développent les sujets essentiels du recueil : l'adultère et l'expérience de la paternité-maternité, objets d'une observation minutieuse de la part de l'écrivain qui peut se permettre de suivre l'évolution de ces couples (les Fouque, les Dumouchel, les Civialle, les Duramé) et leur façon d'affronter leurs problèmes. Ce suivi des événements n'est plus possible

2 Extrait d'une lettre du 31 janvier 1913 adressée à un ami critique littéraire qui avait consacré un article à l'œuvre de Leblanc, *L'Enthousiasme*. Cit. par Jacques Derouard (1983 : 192).

3 Des études critiques récentes telles qu'*Arsène Lupin de A à Z* de ; *Les Nombreuses vies d'Arsène Lupin et Arsène Lupin, une vie* par André-François Ruaud (Paris : Les Moutons électriques, 2008 et 2011) ; *La lecture des Aventures d'Arsène Lupin* de Anissa Bellefqih (Paris : L'Harmattan, 2010), ou le numéro de 1979 de la revue *Europe* consacré à Arsène Lupin rendent compte de cet intérêt. Il faut ajouter, bien sûr, les études de Jacques Derouard, *Maurice Leblanc, Arsène Lupin malgré lui* (2001), *Dictionnaire Arsène Lupin* (2001), *Le Monde d'Arsène Lupin* (2003). D'autre part, de nombreux sites sont consacrés à Arsène Lupin : <<http://www.arsene-lupin.com/>>, <<http://www.etretat.net/office-de-tourisme-etretat/modules/content/content.php?page=maison-maurice-leblanc>>, <<http://arsenelupingc.free.fr/>>, <<http://agencelupin.wordpress.com/>>, <<http://jfstereell.blogspot.com.es>>, <<http://societe-arsene-lupin.blogspot.com.es/>>, pour tous ces sites, dernier accès : 6 juin 2015.

4 Paris : Ernest Kolb éditeur. Sur le plan de l'édition, il faut souligner le rôle des Éditions Des Falaises dans l'exhumation de l'œuvre pré-lupinienne de Maurice Leblanc.

5 On ne peut pas laisser de côté ce fait, car, comme remarque Pascal Maillard, « l'essence de la nouvelle n'est pas dans une nouvelle particulière, mais dans les nouvelles, et plus précisément dans les relations qu'elles entretiennent à l'intérieur d'un texte plus vaste que l'on nomme par convention recueil. » (Maillard 1993 : 95).

6 Les cinq autres nouvelles du recueil sont considérablement plus brèves : des 37 pages du récit *Un amour on passe* à trois textes (*Le Fils aux Duramé*, *Le Devoir* et *Roméo et Juliette*) de 11, 10 et 7 pages respectivement.

dans les histoires les plus brèves, *Le Devoir* et *Roméo et Juliette*, où Leblanc s'arrête exclusivement sur une anecdote, un fait ponctuel de leur vie : la rencontre d'une femme et d'un homme qui s'aiment depuis longtemps et qui ressuscitent pour quelques instants cet amour, et l'expression sans contrôle de la passion amoureuse d'un comédien sur la scène. Dans les deux cas, il s'agit d'anecdotes qui se passent entre hommes et femmes qui ne sont pas unis par le mariage (Mourval et Lucie Hamel ; Chabreuil et Mme Heuzé). Un cas un tant spécial serait celui du récit *Mon amie madame Rollet*, qui, dans 28 pages, offre au lecteur le parcours d'une relation assez bizarre entre Gaspard de Crochemont et sa maîtresse, Joséphine Rollet, qui fondent leur forte liaison sur un intérêt commun : l'éducation de leurs enfants respectifs dans des foyers unipersonnels.

Leblanc déploie donc un éventail de situations qui mettent en relief la casuistique sentimentale des hommes et des femmes dans ce milieu provincial normand qu'il connaissait en profondeur.

2. Le recueil *Des couples* dans la trajectoire littéraire de Maurice Leblanc

Par sa date de publication – 1890 – le recueil de Leblanc ne peut pas appartenir au courant naturaliste, car cette école, ainsi que son chef de file Zola, avait été questionnée depuis 1884 par le groupe de Médan : c'est alors que le naturalisme décline pour laisser le passage à la littérature décadente et symboliste⁷ ; mais ceci n'empêche pas que Leblanc suive le chemin frayé par le naturalisme et qu'il marche « dans le sillage de son illustre prédécesseur Guy de Maupassant » (Benhamou 2012 : 13)⁸. Ce premier recueil *Des Couples* lui vaut les éloges de Léon Bloy qui dira : « C'est du Maupassant », ainsi que ceux de Jules Renard : « C'est du Flaubert », mais malheureusement il n'aura pas de succès auprès du public⁹. Sa carrière de prosateur à la façon de Flaubert et de Maupassant¹⁰ continue avec le roman *Une femme* (1893), ainsi qu'avec des recueils de contes et nouvelles postérieurs¹¹. La formule du récit bref s'adapte bien à son intention d'explorer librement les tréfonds de l'âme humaine. De même que dans son premier roman, *Une Femme*, Leblanc fait dans ces récits brefs une peinture assez audacieuse des classes moyennes de la province, car il ose pénétrer dans la vie intime des couples, dans leurs émotions, sentiments et

7 Michel Raimond confirme ce déclin dans son étude sur la crise du roman (1966 : 44)

8 Dans le même sens, Anne-Marie Thiesse établit le rapport entre le déclin du naturalisme et le manque de succès de ces premières œuvres de Leblanc : « Le marché littéraire, en ce tournant du siècle, est en effet marqué par une violente réaction antinaturaliste. Et si Léon Bloy et Jules Renard manifestent leur admiration au jeune romancier, celui-ci n'en est pas moins ignoré par la critique ». (Thiesse 1985 : 36)

9 René Paul, « Biographie Maurice Leblanc (1864–1941) ». *Collection intégrale Arsène Lupin*, <es.calameo.com/read/00032849753af59d53 53a>, p.5, dernier accès : 7 septembre 2015.

10 La portée des relations de Leblanc avec Maupassant a été questionnée par Jacques Derouard qui affirme que ces relations avec son « maître » furent « non seulement très minces mais peut-être même imaginaires ». C'est sa sœur cadette, Georgette Leblanc, qui colporte la légende dans son œuvre *Souvenirs (1895–1918)*, publiée chez Grasset en 1931. Dans le chapitre VIII de cet ouvrage, Georgette écrivait : « Il écrivait. On publiait ses premiers romans avec succès. Il côtoyait les grands hommes là-bas dans la capitale. Maupassant le protégeait ». Cit. in <http://agencelupin.wordpress.com/category/le-monde-de-maurice-leblanc/bibliotheque-leblanc/1-des-couples/>, dernier accès : 5 juillet 2015.

11 Notamment *Ceux qui souffrent* (1894) et *Les lèvres jointes* (1899)



conduites les plus scabreux ; son regard arrive à scandaliser ce public de la province française, fortement christianisée¹². Mais cette liberté se verra bornée dès que Maurice Leblanc se consacre au projet d'Arsène Lupin, en 1905: une fois prisonnier des aventures de Lupin, l'écrivain sera beaucoup plus prudent dans le traitement de l'amour, car l'intérêt de l'éditeur était de faire des aventures du détective une lecture apte pour tous les publics¹³. C'est ainsi que Maurice Leblanc, « qui se voulait un nouveau Flaubert, qui voulait peindre les cœurs et les âmes se trouve brusquement romancier populaire »¹⁴.

Injustement oublié, ce recueil de nouvelles nous plonge dans l'atmosphère de la vie provinciale de la fin du XIX^e siècle et nous aide, à partir de l'analyse des sentiments des personnages, à « respirer l'air d'un temps » (Raimond 1974 : 270)¹⁵.

3. Paradoxes sentimentaux

Si les romanciers naturalistes font souvent « la part trop belle à l'expression des sentiments » (Raimond 1974 : 270) ce n'est pas le cas de Leblanc qui, dans la plupart des nouvelles du recueil, s'arrête minutieusement dans l'analyse des âmes de ses personnages dans toutes leurs variations émotionnelles. De ce fait, il n'y pas de décalage entre la littérature et la vie chez Leblanc, car il est resté fidèle à cette idée : « Une œuvre ne se soutient que si elle est fondée sur la vie. Celui qui reste enfermé dans son cabinet bâtit sur le vide. »¹⁶. En conséquent, les sentiments qu'il insère dans l'âme de ses héros, on les rencontre dans la vie réelle de ces années fin de siècle ; c'est vrai que cela ne signifie pas toujours le triomphe des grandes passions et que chez Leblanc, comme d'ailleurs chez Maupassant ou Flaubert, la banalité de l'existence s'impose. Mais, comme souligne Raimond, certains auteurs naturalistes « ont tenté de mettre en œuvre, fit-ce de façon un peu rudimentaire, la mobilité et la complexité de la conscience, voire l'ambivalence des sentiments » (Raimond 1974 : 272). C'est le cas de certains personnages de Leblanc dont voici quelques exemples :

- Monsieur Fouque veut absolument punir sa femme pour l'avoir trahi, mais en même temps il la désire et il voudrait la combler de soins : « Cependant M. Fouque regrettait d'être seul à savourer ce Pontet-Canet, et le désir le prenait d'en offrir à Julie... » (37).

12 Ainsi, Limat juge le roman *Une Femme* comme « un péché de jeunesse assez audacieux pour l'époque » (Limat 1979 : 65) Au moment de l'offre de Pierre Lafitte pour qu'il se consacre à la fiction lupinienne, Leblanc était, selon ses propres mots, « enfermé dans un cercle de romans de mœurs et d'aventures sentimentales qui m'avaient valu quelques succès et je collaborais d'une manière constante au *Gil Blas*. » (Leblanc 1933 : 2).

13 « Si les aventures d'Arsène Lupin sont souvent peuplées de nombreuses figures de jolies femmes, l'amour y est toujours très éthéré puisque l'éditeur Pierre Lafitte souhaitait pouvoir mettre ses ouvrages entre toutes les mains. » (Derouard 2011 : 6)

14 René Paul. « Biographie Maurice Leblanc (1864–1941) ». *Collection intégrale Arsène Lupin*, <es.calameo.com/read/00032849753af59d53 53a>, p.7, dernier accès : 7 septembre 2015. Cependant Leblanc n'a pas passé sans transition de romancier psychologique à romancier d'aventures. Dès septembre 1902 à décembre 1907, « il a donné à *L'Auto* au moins 94 contes, parus sous le titre générique *Contes du soleil et de la pluie*. » Art.cit., p. 9.

15 Dans le même sens, Pierre Barral, dans son étude sur la description du monde rural dans la littérature, souligne l'intérêt des œuvres de second rang pour y trouver « des informations sur les techniques, des observations sur les rapports sociaux. » (Barral 1988 : 199)

16 Conseil donné par Leblanc à un jeune auteur en 1898. Cit. par Derouard (1998)

- Gaspard de Crochemond ressent le besoin de laisser de côté les soins de son enfant, mais simultanément il éprouve des remords et ne se sent pas capable de l'abandonner : « Accoutumé à une existence paisible et solitaire [...] il ne voulait pas s'empêtrer d'un mioche. Il le mit en nourrice aux environs, ce qui lui assura quelques années de calme. Mais l'enfant grandit [...] Gaspard [...] ne pouvait pas éternellement abandonner son fils. » (68)
- les époux Dumouchel regrettent pendant quinze ans l'absence d'un enfant dans leur foyer et, quand Mme Dumouchel est enceinte, ils commencent à expérimenter une sensation d'amertume et de menace de leur bonheur : « Et ils sentirent germer au fond de leur cœur une rancune sourde contre cette intruse qui bouleversait leur vie. » (126)
- dans le récit *Un amour*, Marthe ressent dans son âme deux sentiments contradictoires : d'un côté, quinze mois après la rupture, elle contemple son ancien amant Jacques Civialle avec indifférence « -quinze mois seulement, en si peu de temps s'était dissipé son amour, à lui ! (157)-, de l'autre, quand elle compare la façon de se conduire de Jacques avec celle de son mari, « sa pensée, inévitablement revint à Jacques » (158). De sa part, Jacques éprouve une ambivalence sentimentale analogue : la lassitude de sa relation avec Marthe et la jalousie qu'elle provoque au fond de son cœur : « Elle démêlait, au milieu de cette colère, la jalousie base qui survit à l'amour... » (165) ; dans son esprit, on y trouve tantôt le soulagement dans l'évocation de cet attachement à Marthe, tantôt la souffrance du souvenir qui « élargissait plutôt la plaie de son âme » (171)

Autant d'exemples de l'intérêt de Leblanc pour saisir les mouvements et les saccades du cœur de ses personnages, quand ils affrontent les troubles de leur existence partagée.

4. Routines de la vie provinciale

L'univers construit par Maurice Leblanc dans ces nouvelles s'appuie fondamentalement sur l'observation des émotions des quelques couples quand ils doivent affronter des situations tout à fait vraisemblables, telles que la paternité, l'adultère, la passion obsédante ou le dilemme de la passion et de la vertu. Pour pénétrer dans ces âmes, l'écrivain bâtit sa fiction sur les mêmes piliers que les romanciers naturalistes : la connaissance, l'observation et la description détaillée du milieu. Né à Rouen, Leblanc va privilégier la Normandie comme cadre de ces récits brefs en exploitant au maximum la connaissance profonde qu'il possède de la région rouennaise et du Pays de Caux¹⁷, tout en partant d'une vision négative de la ville de Rouen et de sa région¹⁸. La

17 Sur l'importance de la Normandie dans les fictions de Leblanc, vid. l'étude de Claude Noisette de Crauzat (1980 : 193-205), ainsi que celui d'Agnès Pozzi (2009) <<http://agnespozzi.blogspot.com.es/2010/05/mieux-connaître-leblanc.html#more.>>, dernier accès : 10 mars 2015. Noisette de Crauzat souligne la permanence de la Normandie comme cadre de nombreuses aventures du cycle d'Arsène Lupin : « à partir de ce moment (1905), jusqu'à 1935, date de *La Cagliostro se venge*, le dernier de la série, Leblanc va transporter son héros dans une vingtaine de récits dont un bon nombre (...) auront pour cadre la Normandie. » (1980: 295)

18 Cette opinion plutôt négative est présente aussi dans son roman, *Une Femme*, où Lucie perçoit Rouen comme une ville « méfiante et mauvaise » : « Et cette ville, méfiante et mauvaise, comme toutes les villes de province, elle la dupait, elle la bafouait. » (Leblanc 2011 : 296)



présence de toponymes de la région est remarquable¹⁹ : Caudebec, Rouen, Jumièges, Yvetot (*La Fortune de M. Fouque*), Beuzeville, Rouen, Saint-Adrien (*Mon amie Madame Rollet*), Rouen, Pont de l'Arche (*Les époux Dumouchel, Un amour*) Froberville, Yport aux Ifs, Fécamp, Le Havre (*Le fils aux Duramé*), Lillebonne (*Roméo et Juliette*), Beauflanc, (*Le Devoir*)

Bussi affirme dans ce sens que Leblanc reste « sinon un géographe, du moins un écrivain « de terrain » à l'instar de son modèle, Maupassant » (Bussi 2007 : 2). Pour ce qui concerne ces nouvelles, il serait peut-être exagéré de parler, comme Bussi, d'une « prédétermination spatiale », car le regard est plutôt dirigé vers les pulsions psychologiques de ces couples, mais c'est vrai que ces personnages sont « vraisemblabilisés par le décor » (Bussi 2007 : 4) et que ce décor contribue à rendre compte de l'organisation socio-spatiale des gens de la province, que ce soit des petits bourgeois, comme M. Fouque et sa femme, les époux Dumouchel ou monsieur et madame Terrisse, ou des couples de paysans tels que Victor Duramé et sa femme ou Gaspard de Crochemont.

Leblanc rapproche son lecteur de ce cadre provincial sans déployer de larges tableaux descriptifs spatiaux ; pour lui il ne s'agit pas tant de démontrer d'une façon obsédante le déterminisme du milieu sur la vie de ses couples, que de rendre visible leur foyer et leur entourage, généralement très réduit. De là l'absence de descriptions exhaustives et le recours à de courts paragraphes qui synthétisent, à l'aide de détails, le cadre matériel de ses fictions. Ainsi, nous arrivons à visualiser la maison de M. Fouque, à l'extrémité de Caudebec, « une maison carré et solide, douée d'un vestibule « large et obscur » (35) ou l'atmosphère du cercle de l'Union, « au premier étage du café industriel » (18)²⁰ ; la « petite maison pourvue d'un lambeau de jardin » louée par les Dumouchel « cité Jeanne d'Arc, un peu en dehors de la ville » de Rouen (96)²¹ ; l'ambiance sophistiquée du boudoir de Marthe²² ou celui plus austère de la maison des Duramé²³.

En pénétrant dans le foyer de ces couples, Leblanc traduit les petites routines de la vie provinciale ; dans ses nouvelles il met en évidence les événements qui rythment la vie de ces personnages : l'activité domestique des femmes mariées, les visites au cercle²⁴, aux cafés²⁵, à l'hôtel²⁶, les parties de campagne²⁷, les soirées avec des amis²⁸, les salons²⁹, les rencontres des femmes de

19 Les récits de Leblanc qui explorent le monde campagnard sont géographiquement localisés, comme ceux de Balzac, Flaubert ou Maupassant, des auteurs qui « sentent bien cette exigence de localisation, parce qu'ils veulent rendre des données exactes de la vie paysanne. » (Barral 1988 : 201)

20 « Il comprenait une pièce unique, très profonde, couverte d'un papier bleu azur, et décorée de glaces... » (18)

21 On décrit aussi en détail la décoration soignée du salon : « Deux candélabres et une lampe que surmontait un globe habillé d'une dentelle rose, éclairaient la pièce. Sur la cheminée s'alignaient une paire de vases en porcelaine bleue et une pendule dorée... » (100).

22 « Elle avait ainsi habillé son boudoir de brocarts anciens, de damas rares, d'étoffes précieuses.. » (157).

23 « Un bout de chandelle fixé sur la table éclairait confusément les poutres basses du plafond, les murailles nues, le sol inégal, le vaisselier boiteux, la cheminée noire et sans ornements. » (193).

24 « Le lendemain, au cercle, Jacques aperçut Lucien Beaugrand. » (170)

25 « ...et entra au café de la place Beauvoisine où se réunissaient quelques-uns de ses amis. » (97)

26 « Le soir, à l'hôtel de France, dans une salle spéciale, il rejoignait une dizaine de hobereaux et de fonctionnaires... » (69)

27 « Vers la fin de l'été, le cercle de l'Union organisa une partie de campagne aux ruines de Jumièges... » (54) ; « On installa les deux enfants l'un près de l'autre et l'on partit pour Saint-Adrien » (78)

28 « Le samedi amenait une variante au programme. Le soir, le ménage Dumouchel recevait ses intimes. » (98)

29 « Ses réceptions ne tardèrent pas à rassembler les personnes les plus distinguées et les plus riches de la contrée. »

la vie³⁰, les descentes en ville³¹. Mais ces existences régulières et sans secousses, voire vides et ennuyantes³², se voient subitement altérées par des situations qui les débordent. Et c'est ici où le regard de l'écrivain s'avère vraiment perçant, dans la captation subtile de ces moments de crise et de dilemme, dans l'approche du processus de démolition de ces couples, quand un événement ou une décision difficile déclenche l'orage de sentiments contradictoires et brise le rituel de leur petites vies, soit au sein du mariage ou dans le cadre d'une relation extra-conjugale.

5. Crises et dilemmes. Adultère et paternité

Il semble que pour Leblanc la vie au sein du foyer conjugal se voit altérée fondamentalement par l'adultère féminin³³ ou par la paternité.

En ce qui concerne l'adultère, dans le recueil *Des Couples* l'écrivain consacre deux récits à cette problématique des relations extraconjugales de la part des femmes. C'est le cas de madame Fouque (*La Fortune de monsieur Fouque*) et de Marthe (*Un amour*). Leblanc transcrit les changements des vies paisibles de ces couples lors de la constatation de l'infidélité. L'adultère métamorphose les relations conjugales et un nouveau mode de conduite envers l'autre s'impose. Ainsi, la vie de monsieur Fouque change lors de la découverte de l'aventure de sa femme par une lettre anonyme qu'il reçoit. Le narrateur décrit avec une grande minutie l'éventail de sentiments du mari, un homme considéré très doué pour les affaires, mais maladroit dans la vie sociale, « un de ces individus secondaires qui passent inaperçus », « sans importance et sans autorité » (14). Pour être écouté et pris en considération par ses amis du cercle, il dévoile des détails de sa vie conjugale et il exploite au maximum son cocufiage afin de capter leur attention : sa vie d'homme invisible à l'égard des autres se transforme en une vie de pleine acceptation sociale. En même temps, il doit prendre des décisions sur ses rapports conjugaux, sans altérer les apparences, car « ce qui l'obsédait, c'était l'opinion des autres, non sur l'infidélité de sa femme, mais sur sa manière d'agir à lui » (44).

L'adultère modifie les sensations des deux époux : Mr Fouque semble découvrir les charmes de son épouse et il « l'en désira davantage » (53) ; des nouveaux rapports de « coquetterie de jeunes amoureux » s'établissent entre eux. Une « nouvelle pudeur de vierge » (53) semble envahir madame Fouque, ainsi que des réactions de jalousie bien accueillies de la part de son mari. L'adultère réveille la passion endormie du couple à tel point que dans ses ultérieures rencontres

(64) ; « Les Dumouchel recevaient. Le salon se trouvait à droite à l'entrée... » (100) ; « Monsieur et Madame Renaud préviennent Monsieur et madame Dumouchel qu'ils recevront tous les samedis soir... » (131)

30 « Chaque semaine, après la Bourse, Gaspard se rendait chez son amie... » (74)

31 « ...puis on descendait en ville, François à la mairie et Berthe au marché. » (97)

32 Noëlle Benhamou parle de ces vies « au piège de la routine » et de l'omniprésence de la « vacuité de l'existence ». Elle souligne : « Dans la lignée de Flaubert, de Maupassant et de Huysmans, il peint les ratés, les sans-grades, qui éprouvent une lassitude de vivre et se livrent à des tâches répétitives voire abrutissantes ». (Benhamou 2012 : 21)

33 Cependant, l'écrivain fait allusion aussi à l'infidélité masculine dans ses références à la fréquentation de prostituées. C'est le cas de M. Fouque, qui va rendre visite à Marie Ferrand avec l'intention d'avoir des relations sexuelles avec elle, comme le reste de ses collègues du cercle ; et aussi le cas de M. Dumouchel : fatigué de l'atmosphère infernale de son foyer, il trompe Berthe avec une courtisane d'un bordel, une telle Céline. Dans les deux cas, il s'agit de rencontres ponctuelles dans un but exclusivement sexuel.



avec son amant, Julie ne ressentait aucune émotion : « La fantaisie qui les avaient entraînés l'un vers l'autre s'était évanouie. Plus rien ne survivait en eux. » (63). En fait, le bilan qu'elle fait de son aventure extraconjugale n'est pas trop positif ; médiatisée par l'idée de Balzac selon laquelle « une femme subit vers sa trentième année une crise fatale » (51)³⁴ elle se livre aux charmes de Ferrand, mais elle n'arrive pas à éprouver « l'immense bonheur de l'amante » dont parlait Balzac ; déçue, elle doit admettre le décalage entre la vie réelle et la fiction balzacienne : « Les choses ne s'accomplissent pas aussi banalement dans la comédie humaine. L'adultère la dégoûta. » (52)³⁵

Du point de vue social, Mr. Fouque voit sa popularité consacrée et il gagne les élections municipales de Caudebec, ainsi que les grades de conseiller d'arrondissement et de conseiller général. Paradoxalement l'infidélité de sa femme lui ouvre un avenir impensable dans sa situation initiale d'homme marginalisé dans les cercles sociaux du village ; c'est par l'expérience de l'adultère que M. Fouque réussit à réaliser tous ses rêves et que le couple relance sa vie conjugale « sans honte et sans amertume ». (65)

De sa part, Marthe, quinze mois après avoir souffert l'abandon de son amant Jacques Civialle, reprend cette relation, enfante un fils de Jacques et mène une existence heureuse dans cette double vie jusqu'au moment où son mari la surprend aux bras de son amant. La vengeance de Jacques consiste à placer sa femme devant une « monstrueuse alternative » (177) : choisir entre sa vie de femme mariée ou bien partir avec son amant et quitter à jamais son fils. Marthe, déçue de son mari M. Terrisse -homme vulgaire « de race moins fine qu'elle » (157)- préfère continuer sa relation avec Jacques, même en prophétisant sa chute³⁶. Son avenir sera marqué par la maladie et la dégradation en compagnie de son amant.

Leblanc explore ainsi la nouvelle vie d'une femme adultère qui, transformée par cette passion, est capable de laisser partir son fils. L'audace de Marthe réside dans sa conviction d'un bonheur possible même dans ces circonstances terribles. Le silence qui s'établit entre les deux amants sur l'absence du fils ne soigne pas la blessure de la mère et creuse « un abîme entre leurs pensées. » (180). Le fils « les murait l'un et l'autre dans la prison étroite de leur désespoir ». Ils maintiennent une chambre comme un sanctuaire de conservation des objets de Georges, mais tous les efforts sont vains pour éviter la lassitude de leur vie. Leblanc décrit avec précision le processus d'écroulement d'une relation qui se maintient à peine debout sur la jalousie de Jacques : « la souillure (selon le mot qu'il employait) la souillure de sa maîtresse le retenait plus sûrement que toutes ces chaînes de l'habitude et de la reconnaissance qui rivent l'un à l'autre les vieux amants. » (182). L'écrivain dessine avec maîtrise les paradoxes des émotions des deux amants, qui passent de l'enthousiasme et de la satisfaction initiale à l'incommunication et à l'ennui, de la tendresse à la haine, des expressions amoureuses à l'indifférence. La fin tragique de Marthe avait été annoncée par elle-même à l'instant même du terrible choix : « ...ne me dites pas de choisir, ne me dites pas de me tuer moi-même. » (177).

34 « À cet âge, toutes les héroïnes de Balzac sont poussées vers l'abîme » (51)

35 Balzac signalait aussi ce décalage : «... les romans, et même tous les livres, peignent les sentiments et les choses avec des couleurs autrement brillantes que celles qui sont offertes par la nature ! ». (Balzac 2010: 92)

36 « Quoi qu'il arrive, pensa-t-elle, j'en mourrai, car j'aimerais davantage celui que j'aurai sacrifié. » (178)

Dans les deux cas, l'infidélité féminine déclenche une crise, là où il n'y avait que monotonie et tranquillité. Le nouvelliste décrit ces troubles suscités par les femmes, se faisant donc écho de leur situation dans cette période où les mariages heureux font exception³⁷. En ceci, il suit les pas de Flaubert dans sa peinture d'Emma Bovary, mais sans mettre au courant au lecteur des antécédents que l'écrivain étudiait minutieusement pour faire de son récit une sorte de démonstration³⁸. Au contraire, Leblanc opte pour s'arrêter sur la crise ; le lecteur ne connaît que très peu de choses du passé de la vie conjugale de madame Fouque, sauf que son mari pensait qu'elle répondait à son modèle de femme-idéal : « un mélange de garde-malade et de cuisinière » (15). Or une fois mariée, Julie ne répond pas du tout au patron de femme soumise et elle « agit enfin selon son bon plaisir, sans jamais consulter son mari » (14)³⁹.

De même, on ne connaît rien des sentiments de Marthe dans sa vie conjugale, car le regard de Leblanc se pose sur le souvenir de sa relation adultère avec Jacques Civialle, sur la remémoration obsédante de cette liaison dans ses aspects les plus sensuels⁴⁰. C'est par la voie du contraste avec la conduite quotidienne de son mari que le lecteur perçoit la désillusion de Marthe : « Soudain l'indélicatesse que M. Terrisse avait commise en entrant dans sa chambre, le cigare à la bouche, lui traversa l'esprit et le reporta aux premiers années des grossièretés semblables, des manques de tact inconscients chez cet homme de race moins fine qu'elle.. » (157). Le regard critique de Marthe sur son mari met en évidence la vulgarité de celui-ci, de même qu'Emma Bovary scrutait de ses yeux exigeants les gestes grossiers de Charles.

Sans une description exhaustive des foyers envisagés, Leblanc réussit à saisir les paradoxes, les déceptions et les troubles psychologiques des couples dans leur affrontement à l'expérience de l'infidélité.

Outre l'adultère de la femme, le recueil *Des couples* s'arrête sur une autre situation courante, celle de la paternité et de la maternité, qui dans cette période de la fin du XIX^e siècle pouvait fonctionner comme compensation d'un mariage anodin ou malheureux⁴¹. Leblanc aborde ce sujet fondamentalement dans deux récits : *Les Époux Dumouchel* et *Le Fils aux Duramé*, mais il est aussi présent dans *Mon amie, madame Rollet* et dans *Un amour*. Le couple Dumouchel doit affronter la transformation de sa vie de routine, parfaitement réglée pendant quinze ans, depuis le jour de son mariage. Le narrateur dévoile dès le début du récit les présupposées matérialistes sur lesquels François Dumouchel, employé à la mairie de Rouen, fonde sa décision

37 Balzac signale dans son étude que « la somme des mauvais ménages (est) supérieure de beaucoup à celles des mariages heureux » et que « l'adultère occasionne plus de maux que le mariage ne procure de biens ». (Balzac 2010 : 3, 10)

38 Dans son introduction à l'édition de *Madame Bovary*, Claudine Gothot-Mersch met en relief cette progression dramatique et psychologique, solidement motivée, qui « donnent à *Madame Bovary* une allure quelque peu démonstrative. » (Gothot-Mersch 1971 : XXVI)

39 « Il l'avait choisie pauvre pour mériter sa reconnaissance et s'assurer sa soumission. Mais il se heurta, dès l'abord, à une volonté qui déjoua ses calculs... » (14)

40 « Et des choses douces la hantèrent. Elle se donna l'âcre jouissance de reprendre les débuts de cette liaison, elle évoqua Jacques pendant les soirées d'hiver [...] elle sentit sur son poignet, à cette place exacte, la brûlure de son premier baiser ; puis, elle eut partout, sur la peau, l'impression d'autres caresses, sur ses lèvres l'odeur de ses moustaches, autour de sa taille la sensation de ses deux bras » (158)

41 En ce qui concerne la thématique de la maternité comme compensation, Leblanc se situe dans la même pensée que Maupassant pour qui « la maternité apporte les mêmes désillusions et les mêmes déceptions que le mariage » (Kauthen 1989 : 74)



d'épouser Berthe Chemin : d'abord, la possibilité d'entrer dans la famille d'un militaire⁴² ; puis, l'espoir de recevoir un fort héritage de Mlle. Roussel, « une tante âgée qui avait recueilli Berthe » (96)⁴³. On peut affirmer donc que l'amour ne joue pas un grand rôle dans ce mariage bâti plutôt sur les convenances de M. Dumouchel. Lors d'une longue période d'adaptation, les deux époux, de nature égoïste et de tempéraments différents⁴⁴, « se firent au foyer une place respective » (96) et menèrent une existence régulière, pareille à « une machine bien agencée » : toutes les journées se déroulent d'une manière identique, sauf le samedi, qui introduit deux variantes : le couple se réunit avec des amis et fait l'amour⁴⁵. Ce rythme de vie, sans grandes joies ni grandes douleurs, devint pour eux immuable : « Une modification leur paraissait impossible. » (99)

Ce bien-être quotidien n'empêche pas que le couple regrette le manque d'un enfant pour compléter son bonheur : « Qu'il nous vienne un mioche- disait François, et nous serons tout à fait heureux. » (99). Ce désir ne se verra réalisé que quinze ans après ; c'est alors que le couple, déjà assez âgé, se voit poussée à faire des projets pour leur futur enfant ; des projets distincts en fonction du sexe du nouveau-né : l'action, s'il s'agit d'un garçon ; les activités domestiques, s'il s'agit d'une fille. Mais, dès très tôt, les deux époux commencent à craindre les embarras dérivés de la paternité : « retrouveraient-ils ces heures délicieuses, ces heures de liberté, de paresse et d'insouciance ? » (117). Même avant la naissance de l'enfant, les époux doivent changer leurs routines : ils ne feraient plus la promenade des quais le dimanche, ils ne se posséderaient plus, ils épargneraient de l'argent afin de le garder pour les soins de l'enfant, ils supprimeraient les réceptions du samedi. La vision que Leblanc offre au lecteur de la période de grossesse de Berthe est vraiment dure, car il présente les transformations anatomiques de la femme comme quelque chose de monstrueux : « ...le buste, la taille, les hanches ne formaient qu'une masse informe, un bloc colossal au-dessous duquel les jambes flageolaient. » (116)⁴⁶

La naissance de la petite Céline ne fait qu'accentuer le « désarroi de ses coutumes » (129) et la dégradation du pouvoir économique du couple ; dans ces restrictions matérielles et sociales ancre Leblanc l'origine du mépris de la petite fille, qui sera désormais considérée coupable des déceptions et des frustrations des époux. L'écrivain décrit leur métamorphose en « vilain cou-

42 « Fils d'épicier, il jugea que son entrée dans la famille d'un militaire lui attirerait une considération appréciable malgré l'absence de dot de la jeune fille. » (96)

43 « Tout au plus prit-il des renseignements précis sur la fortune de la vieille demoiselle et sur l'état de sa précaire santé. » (96)

44 François « avait une nature molle, sujette à des colères violentes. Berthe, de tempérament plus nerveux, de race moins grossière, ... » (96). Cependant, cette différence initiale entre les deux diminue progressivement : « L'un devint moins sanguin, l'autre moins nerveux » (99)

45 Cette automatiser de leurs rapports sexuels – « Ils s'étreignaient à jour fixe... » (106) – rappelle la description que Flaubert offre des relations d'Emma et de Charles Bovary : « ... elle se persuada sans peine que la passion de Charles n'avait plus rien d'exorbitant. Ses expansions étaient devenues régulières ; il l'embrassait à certaines heures. C'était une habitude parmi les autres, et comme un dessert prévu d'avance, après la monotonie du dîner. » (Flaubert 1971 : 45). D'ailleurs Leblanc insiste sur cette évolution des relations sexuelles au sein du mariage dans son roman *Une Femme* : « Ses rapports consistaient [...] à étreindre sans ardeur à des intervalles de plus en plus réguliers » (Leblanc 2011 : 84)

46 Leblanc reprend cette perspective négative de la grossesse dans *Une Femme* où Lucie a peur de la difformité de son corps : « Vite déformée, elle ne sortit plus. Elle s'absorbait en un chagrin croissant. Son ventre la terrifiait. Elle ne pouvait s'imaginer qu'il revint à ses proportions primitives. ». (Leblanc 2011 : 48)

ple »⁴⁷ et le progrès de leur obsession⁴⁸ qui les emporte jusqu'à l'action meurtrière : ils décident de laisser mourir leur bébé dans son berceau, asphyxiée par le poids d'une chatte⁴⁹ qui s'est posée sur son corps fragile. Le fort sentiment de peur qu'ils ressentent devant la porte de la chambre de Céline ne freine pas leur désir de la laisser mourir.

Ce tragique dénouement met en question les topiques sur la maternité et la paternité, sur l'amour inconditionnel des fils et sur le penchant naturel des humains à la défense à outrance de leur descendance. Le récit frappe par sa cruauté. Leblanc définit pas à pas les conduites violentes de l'époux, qui trouve un soulagement dans la maltraitance de sa femme⁵⁰, ainsi que l'évolution des sentiments des deux époux à l'égard de leur fille ; les notations psychologiques renforcent le rythme *in crescendo* vers la haine et le besoin de se débarrasser de Céline. Leblanc laisse ses protagonistes « plus souples, plus jeunes, plus à l'aise dans leurs mouvements » (152), anxieux de récupérer leur routine ; on n'est pas devant un couple dévorée par le remords ; bien au contraire, ils perçoivent l'expérience de la paternité comme « un mauvais rêve dont ils se réveillaient enfin, heureux et libres » (153).

Dans la même idée d'envisager des aspects sombres de la paternité, Leblanc construit son récit *Le Fils au Duramé*⁵¹ pour observer la décision du couple devant un dilemme extrême qui laisse à découvert sa hiérarchie de valeurs.

Le récit raconte l'histoire d'un couple, Victor Duramé et Césarine, qui habite dans une ferme normande, dans une situation de pénurie économique, voire de misère⁵². Les époux viennent d'avoir un enfant, Charles, ce qui accentue le problème du maintien de la famille. Cette situation change du moment où un homme, M. de Berville, se présente chez eux pour leur charger du maintien de son bébé, Marcel, qu'ils devraient élever comme leur propre fils. Ils recevront ainsi une somme considérable – trois cents francs par trimestre – pour l'éducation de cet enfant. Cette somme change la vie des époux, car « ils connurent aisance » (197).

Un accident domestique provoque la mort de Marcel. Le mari réagit violemment contre sa femme, qui sera victime d'agressions physiques. La mort du petit Marcel « signifiait tout pour eux, la rente supprimée, leurs économies perdues, les dettes prochaines, la gêne, la misère. » (198). Pour éviter cela, ils font croire que le bébé mort a été Charles, leur propre fils. Le simulateur de sa mort, qui avait des fins exclusivement matérielles, se révèle une stratégie efficace, car « personne ne se douta de la substitution » (199) et « ils vécurent heureux, riches » (199)⁵³. Les

47 *Les époux Dumouchel* fut repris sous le titre *L'étreinte* dans le *Gil Blas* du 24/04/1896 au 2/05/1896, puis lors de la première guerre mondiale, sous le titre *Un vilain couple* dans un fascicule illustré (volume 8 de la « Parisienne-collection ») chez l'éditeur Albin Michel. Vid. à ce propos <<https://agencelupin.wordpress.com/2010/01/11/189011-des-couples-2/>>, dernier accès : 3 novembre 2014.

48 « ...l'esprit obstinément fixé sur l'enfant, l'enfant gêneur, absorbant, cause première de toutes ces catastrophes. » (129)

49 La chatte est mentionnée au début du récit comme un élément important de la vie de routine des Dumouchel : « Une excursion tous les printemps [...] un voyage à Dieppe, deux changements de cuisinière, et, dans les dernières années, l'adoption d'une chatte trouvée à leur porte, marquèrent seuls cette période » (98)

50 « Quand elle eut achevé, il marcha vers elle et, froidement, il la bâtit. Cela le soulagea... » (140)

51 Noëlle Benhamou souligne la filiation qui existe entre ce récit de Leblanc et celui de Maupassant, *Aux champs* : « Dans les deux cas, un couple de paysans donne son enfant en échange d'argent. » (Benhamou 1997 : 16)

52 « Leur première récolte avait mal rendu, une de leurs vaches était morte. Et peu à peu ils se sentaient acculés, étroits, vaincus par la misère. » (194)

53 La montée sociale du couple est remarquable : « En peu d'années, Victor devint le plus gros fermier de Froberville. » (199)



sentiments paternels semblent liés fondamentalement à la fortune que le soin du faux Marcel les procure⁵⁴.

L'enfant grandit sous cette fausse identité, mais d'une façon inespérée, son véritable père vient le chercher et il doit se séparer des époux Duramé. L'argent qu'ils reçoivent pour s'occuper de l'enfant depuis sa naissance – « cinq billets de mille francs » – ne calme pas la douleur de la perte de leur propre fils et Leblanc laisse ces personnages dans leur solitude et leur vacuité : « Et tous deux, dans la maison déserte, vide pour toujours, ils pleurèrent... » (206).

L'auteur s'introduit de nouveau dans l'univers de la vie paysanne, de sa mentalité matérialiste et des soucis économiques : l'argent en soi-même désarticule le système des valeurs les plus sacrées, comme celui de l'amour paternel, vaincu dans ce récit par la priorité accordée à l'aisance matérielle. On ne condamne pas leur conduite : le narrateur se borne à présenter le simple exposé des faits et, d'un style sec et abrupt et une langue enracinée dans le milieu campagnard – le patois –, il décrit des situations qui semblent s'enchaîner fatalement, réglées par un milieu sans culture, violent et rétrograde.

Avec une écriture précise et sans ornements, Maurice Leblanc explore dans ces deux récits les bouleversements de l'instinct paternel et maternel dans un cadre provincial qui maintient au premier rang de sa hiérarchie de valeurs les économies du foyer. Les deux couples – les Dumouchel et les Duramé – agissent en fonction de cette priorité du matériel sur les liens de sang et se présentent au lecteur comme un miroir de la vie conjugale dans le milieu normand.

* * *

Le fait de situer les couples devant des situations extrêmes (théâtraliser le cocufiage pour rompre avec la marginalité sociale, laisser mourir un bébé par omission d'aide, choisir de vivre avec un amant au prix de rompre les liens avec son fils, substituer l'identité d'un enfant mort pour ne pas renoncer à des bénéfices économiques) ouvre à Leblanc la voie de l'exploration de sentiments intenses ; dans ce sens, il suit la tradition des écrivains naturalistes qui, comme souligne Raymond, « ont su présenter des héros qui étaient des êtres en proie à des sentiments mêlés et à des pulsions contradictoires. (274) Mais c'est vrai que quand ces situations de crise dépassent leur moment d'apogée, Leblanc s'applique à montrer que la vie continue au-delà du tragique.

En même temps, en fouillant dans l'intérieur de ces foyers, Leblanc offre au lecteur une vision acharnée de la province française, plus concrètement de la province normande, en fixant son regard sur les attitudes et les conduites mesquines de ces couples, bourgeois ou campagnards. On ne voit pas ici le côté positif de la province en tant que « lieu des vertus permanentes et indéfectibles », mais plutôt en tant qu'espace « où se rétrécissent les esprits sous l'emprise des humeurs locales trop particulières » (Garavini 1982 : 79) ; Leblanc dessine ainsi dans ces brefs récits un monde rural peuplé d'êtres incultes, sournois et cupides (Ponton 1977 : 66) et, dans la même ligne que Zola, il s'applique à dévoiler « la puissance des appétits qui poussent le paysan à la possession de la terre, de l'argent et de la femme le menant jusqu'au crime »⁵⁵. Mais, au-delà

54 « Ils l'aimaient certes de toute leur affection de père et de mère, mais plus encore ils l'aimaient de toute leur cupidité. Il était la source de leur fortune, il fallait la garder, en surveillant la vie de l'enfant. » (200)

55 Robert, Guy. *La Terre d'Émile Zola. Étude historique et critique*. Paris, Les Belles Lettres, 1953. Cit. par Barral (1988 : 203)

de la description du monde rural, il explore à la loupe les paradoxes de l'âme de ces couples, les métamorphoses de leurs sentiments, les subtils mécanismes de la relation amoureuse, fatalement condamnée à la résignation ou à l'échec.

Avec une maîtrise indéniable de l'art de la nouvelle, Maurice Leblanc réussit à plonger au cœur du réel, à faire de ses nouvelles « un comprimé de vie » (Cogniot 1947 : 5) grâce à ce regard voyeur, indiscret, qui met à nu ces petites vies scrutées dans chacun de ces récits.

Références bibliographiques

- Leblanc, M. (1933). Qui est Arsène Lupin ? *Le Petit Var*. <http://www.ebooksgratuits.com/pdf/leblanc_article_arsene_lupin.pdf>.
- . (2002). *Des couples. Nouvelles*. Rouen : Éditions Des Falaises.
- . (2011). *Une Femme*. Rouen : Éditions Des Falaises.
- Balzac, H. de. (2010). *Physiologie du mariage, ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal*. In *La Comédie Humaine* (vol. 92). Paris : ÉFÉLÉ. <<http://books.google.es/books?id=fVIOAAAAQAAJ>>.
- Barral, P. (1988). Littérature et monde rural. Un siècle d'histoire française agricole. *Économie rurale*, 199–294.
- Benhamou, N. (1997). De l'influence du fait divers : les *Chroniques* et *Contes* de Maupassant. *Romantisme*, 97, 47–58.
- . (2012). Maurice Leblanc, conteur et romancier : disciple de Maupassant ? *Le Rocambole*, 61, 12–38.
- Bussi, M. (2007). L'étrange voyage. La dimension spatiale des aventures d'Arsène Lupin. *Géographie et culture*, 61, 2–12. <<http://gc.revues.org/2576>>.
- Cogniot, G. (1947). Quelques mots aux lecteurs, préface à *L'Evasion, récits*. Paris : Éditions Raison d'être.
- Derouard, J. (2001). *Maurice Leblanc. Arsène Lupin malgré lui*. Paris : Séguier.
- . (2011). *Préface à Maurice Leblanc, Une Femme*. Paris : Édition Des Falaises.
- . (2002). *Préface à Maurice Leblanc, Des couples*. Paris : Éditions des Falaises.
- Flaubert, G. (1971). *Madame Bovary*. Paris : Classiques Garnier.
- Garavini, F. (1982). Province et rusticité : esquisse d'un malentendu. *Romantisme*, 73–90.
- Godenne, R. (1994). Les nouvelles françaises perdues et retrouvées des années 40–80. In V. Angel (dir.), *Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XXI^e siècle. Actes du colloque de l'Année Nouvelle à Louvain-la-Neuve (27–28 avril 1994)* (vol. 11) (pp.1–11).
- Gourai, G. (1982). Le Naturalisme et l'amour. *Les Cahiers Naturalistes*, 18, 188–200.
- Gothot-Mersch, C. (1971). *Introduction à Flaubert, Madame Bovary*. Paris : Classiques Garnier.
- Kauthen, A. (1989). *La femme dans le roman réaliste*. Lyon : Université Lyon I.
- Lamy, J. (1983). *Arsène Lupin, gentleman de la nuit*. Paris : Bernard Grasset.
- Limat, M. (1979). Monsieur Leblanc, écrivain français. *Europe*, 604–605, 61–67.
- Maillard, P. (1993). L'innommable et l'illimité. Poétique de la nature et du souvenir dans quelques nouvelles de Maupassant. *Romantisme*, 95–99.

- Noisette de Crauzat, C. (1980). Le paysage normand dans l'œuvre de Maurice Leblanc. In *Le paysage normand dans la littérature et dans l'art* (pp. 193–205). Paris : PUF.
- Paul, R. *Biographie Maurice Leblanc* (1864–1941). *Collection intégrale Arsène Lupin*, 5. <es.calameo.com/read/00032849753af59d53 53a>
- Pozzi, A. (2009). Mieux connaître Leblanc. *La Bibliothèque*, 24.
- Ponton, R. (1977). Images de la paysannerie dans le monde rural à la fin du dix-neuvième siècle. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17–19, 62–71.
- Raimond, M. (1974). L'expression des sentiments dans la tradition naturaliste. *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 26, 269–280.
- Thiesse, A.-M. (1985). Les infortunes littéraires. Carrières des romanciers populaires à la Belle Époque. In *Actes de la recherche en sciences sociales* (vol. 60) (pp. 31–46).